Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 13 (1945)
Heft: 5

Artikel: Confidences sur l'amitié dans les tranchées
Autor: C.W. / L.L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-568263

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Confidences sur l'amitié dans les tranchées

Au cours de la guerre de 1914/18 l'écrivain français, J. H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, a lancé une enquête parmi les combattants pour pénétrer un problème à la fois important et infiniment délicat — l'amitié dans les tranchées.

Il a assisté un jour au départ d'un grand nombre de jeunes gens qui se rendaient au front et „la pensée des liens nouveaux qui allaient se former entre ces êtres, la naissance d'affections robustes qui liera les uns aux autres, peut-être pour la vie" l'a poussé à cueillir leurs confidences sur l'amitié, telle qu'ils l'ont vécue.

Il est saisissant de parcourir ces „confidences", cette poignée de lettres écrites au front. Les soldats qui ont répondu à l'appel de Rosny, reconnaissent presque tous la grande influence et le soutien moral qu'exerce l'amitié sur la vie dans les tranchées. Il y en a qui vont plus loin, qui ont le courage de se découvrir, de confesser qu'ils ont trouvé dans l'amitié non seulement un appui infiniment précieux mais — leur raison de vivre.

J'ai parcouru avec une joie profonde la petite collection de lettres qui a paru chez Flammarion. J'en ai copié trois — la première pour la haute appréciation qu'elle témoigne pour l'amitié, la seconde à cause de sa sincérité simple et la troisième pour son charme et sa finesse. Permettez-moi donc, chers lecteurs, de vous les présenter. C. W.

* * *

Mon cher Pierre,

.... En définitive, que fais-tu, quand, au seuil de la cagna que tu m'as décrite, tu dépouilles le guerrier pour redevenir le grand gosse de 20 ans? Quand tu te sens bien isolé, dans nos grands bois humides de Lorraine, durant ces heures de solitude morale, pendant lesquelles on a peur de trop penser? J'ai passé l'hiver 1915 dans les „bois Bourrus", au milieux de maigres bouleaux déchiquetés et je sens ce que tu éprouves aujourd'hui en rappelant mes souvenirs de jadis; aussi de bien loin, je prends ton bras et je te dis: mon Pierrot, vite causons."

As-tu lu le Bulletin des Armées du 28 Novembre dernier? Que penses-tu de l'initiative de Rosny? C'est un sujet bien délicat que cet écrivain tente d'aborder. J'ai peur que ceux qui participeront à son enquête, ou plastronnent en des phrases creuses ou se tiennent à côté du sujet.

C'est à peine que deux amis parviennent à analyser les faits ou les liens mystérieux qui les ont unis, les causes d'attirance physique ou psychique qui les ont, souvent brusquement, jetés dans les bras l'un de l'autre, en dehors de toute convention mondaine ou même de toute vraisemblance. Comment deux jeunes hommes pourront-ils poursuivre froidement, avec le scalpel du chirurgien qui professe, l'étude et déterminer les origines et le développement de leur affection, en public, dans un journal, „pour la galerie", en un mot — comment resteront-ils sincères?"

Ils effeuilleront bien vite la fleur délicate et discrète de leur amitié, qui craint le bluff et la lumière et ne se développe parfaitement que sous „la cloche du coeur"! — L'amitié, la sympathie de deux êtres, qui ne résulte pas seulement d'une habitude, de menus services journaliers, mais d'un contact violent des fluides magnétiques qu'expriment les âmes, de l'échange d'un premier regard qui parfois découvre le coeur ou d'une attraction irraisonnée qui, en un instant, unit certains individus pour une vie entière... des coeurs unis jusqu'aux séparations suprêmes."

J'ai vu durer des amitiés de collège et des amitiés d'enfant. Je crois bien plus volontiers à la perpétuité de l'affection que deux jeunes hommes, en pleine force, se vouent librement au contact de la souffrance et de la mort; surtout si les esprits se pénètrent comme les coeurs par l'échange fréquent des pensées.

Je comprends, et toi, mon cher Pierrot, tu comprendras qu'un sujet tel que l'amitié tente le romancier psychologue, qui, dans les colonnes du „Bulletin", sous prétexte d'études, cherche sans doute le thème d'un livre nouveau, dans lequel l'intrigue stupide de l'adultère ne sera pas comme toujours le perpetuel et insipide leitmotiv. Ce sera cependant heureux si cet écrivain, à notre contact, en lisant nos lettres, trouve le souffle nécessaire pour écrire ce beau livre sentimental; car jusqu'ici peu de français ont su dignement parler de l'amitié de jeunes hommes. Il est vrai qu'en France on n'a généralement pas d'amis! .... Je ne puis donner ce nom aux „excellents copains" avec lesquels on passe une heure au café, en fumant une cigarette et en causant de mollets de femme!"

Quelle différence si tu jettes un coup d'oeil sur la littérature étrangère et en particulier sur la littérature anglaise.

Le Français qui n'a pas voyagé à l'étranger, généralement primesautier et volage, égoïste et intéressé, est rarement un bon ami au sens exact du mot. Peut-être qu'après la dure épreuve de trois années infiniment douloureuses, Rosny fera-t-il des trouvailles. Je le souhaite pour l'honneur et la réputation de ma race...".

X...

* * *

Le caporal d'infanterie L. ne trouve aucune raison pour justifier l'amitié qu'il a vouée à un de ses compagnons. Il l'aime parcequ'il l'aime, par une attirance inexprimable et dont il est vain de chercher les motifs.

—

L'hiver dernier, au cours d'une conversation, un sergent me parla d'un homme de sa section, Sarthois comme moi. Je voulus le connaître. Et, lors d'une rencontre dans un boyau, j'échangeai, avec lui, quelques banales paroles.

Pourquoi ne m'en suis-je pas tenu là? Pourquoi ai-je voulu le voir une deuxième fois? Puis une troisième? Pourtant ces premières conversations furent bien vulgaires!

Quelque temps après, tous deux, nous étions de garde dans un même petit poste. La nuit était sereine, le secteur calme... La conversation fut longue mais générale.

Puis, je me souviens, au printemps dernier, dans un petit village meusien, nous logions dans le même cantonnement. Là je compris combien ce camarade m'était devenu cher. Son absence me causait une tristesse, sa présence une joie.

Ce commencement d'amitié m'inquiéta. Un ami pendant la guerre? N'était-ce pas faire jaillir une source de souffrances morales, de douleurs sourdes. D'ailleurs, ce camarade, deviendra-t-il mon ami?

Je voulus refouler cette affection.

Qu'est-ce qui me poussait vers lui?... Ses qualités? Je ne les connaissais pas, ou à peine... Sa culture intellectuelle?... Non. Alors?... Je fus forcé de reconnaître que rien en lui ne m'attirait, mais que j'obéissais à un sentiment très vif, qui était en moi, et dont je n'ai jamais su démêler les éléments.

Pour le vaincre, je cherchais les défauts, les ridicules de mon camarade. J'en découvris quelques-uns. Mais mon affection resta.

Une réciproque amitié naquit et se développa.

Je crus avoir trouvé un véritable ami. Je suivis mon penchant. — Telles furent les prémisses.

—

Maintenant, si quelqu'un me demandait: „Pourquoi est-il ton ami?" Je saurais trouver des raisons. C'est un brave garçon. Voici ses qualités, ses défauts. J'aime les unes et je ne déteste pas les autres.

Mais je le sais. Je dis l'accessoire et je tais le principal. La vraie raison, c'est l'affection que je lui porte, affection antérieure aux raisons que je donne.

—

„Cher ami, par ta présence, mon coeur devient plus libre. Mes muscles se détendent. Ma figure, dont les plis s'effacent, prend, je le sens, une expression plus douce. Mes yeux brillent d'un autre éclat et laissent lire mon âme.

Tu agis même sur mes pensées. Et je sais telle appréciation personnelle qui t'avait déplu et qui a évolué insensiblement. Si bien que, dans sa forme actuelle, je ne reconnais plus l'ancienne.

Un sentiment de tristesse m'envahit quand ma pensée ne concorde plus avec la tienne.

Et à travers toi, je vois les hommes meilleurs. J'ai confiance en l'avenir, dans une humanité d'amour et de beauté."

—

Cette amitié durera-t-elle toujours? Je l'espère. Cependant l'éloignement l'éteindra peut-être. Sa figure s'estompera dans ma mémoire, mais je suis certain que je verrai toujours, fixés sur moi. ses beaux yeux, à l'éclat vif et pur. Expression d'une âme qui m'était ouverte et où je n'ai pu lire qu'une confiance absolue.

—

Un discret et impérissable parfum, telle est la vraie amitié.

L. L., caporal d'infanterie.

* * *

L'aspirant B. de M. est un intellectuel et un poète. Ses notes ont un caractère noble, généreux et touchant.

—

Monsieur,

Voici mon histoire. — Ils la comprendront, sans doute, ceux qu'émeut encore le souvenir des heures lointaines où les marronniers du collège écoutaient, aux récréations du soir, de chères et naïves confidences. — La guerre n'a rien changé aux besoins de nos coeurs: elle a seulement rendu plus pressants et plus graves, entre les jeunes hommes, les engagements d'amitié que peut si brusquement briser la mort. — Je transcris les notes de mon carnet de campagne.

—

Tranchées de Fülleren, Alsace — 11 Décembre 1915.

„... Mes hommes dorment dans l'abri. — Au dehors tout est calme; la nuit est profonde et la cloche du petit village qui est encore aux Allemands, là-bas, de l'autre côté des fils de fer, sonne l'heure doucement. — ... Je me sens bien seul, et je pense à tous les camarades d'autrefois, si gais, si charmants. — Nous reverrons-nous jamais? — Ils sont „partis" et j'ai peur de ne retrouver plus leur amitié, cette amitié qui nous avait énivrés aux premiers jours d'août 1914. „Partir ensemble"! ... Mourir ensemble, peut-être!... Et maintenant ce n'est plus que la guerre, avec ses souffrances, ses monotonies, son isolement... — Pourtant, ce soir, je viens d'éprouver un étrange plaisir: un de mes cavaliers est venu à moi et m'a dit: „Aspirant, il fera froid cette nuit. Ma mère m'envoit une couverture de laine. Voulez-vous la partager avec moi?"... Je n'ai point refusé cette offre. — Mon cavalier dort paisiblement à mes côtés: à la lueur tremblante du falot, je distingue ses traits calmes, un peu pâles, ses cheveux bruns. — ... J'ignore presque tout de ce compagnon. Quel est son passé? Quel est son rêve?... Je n'en sais rien... mais je me demande si cette nuit de décembre n'est pas le terme de ma douloureuse solitude..."

—

Tranchées d'Alsace, 4 Janvier 1916.

Je viens d'avoir une longue conversation avec mon cavalier Paul X... La confiance qu'il a mise en moi me fait entrevoir une nouvelle mission: je lui dois mes conseils — et à les lui donner, je sens naître en moi une affection pour lui. — Nous sommes aux tranchées — je suis son chef de peloton, un chef bien jeune, aussi jeune que lui, — mais ne suis-je pas un peu, tout de même „son frère aîné"?

—

Jour de relève aux tranchées de Soissons, Décembre 1916.

Je viens d'accompagner mes cavaliers aux tranchées. — Mais je suis chargé de ramener les chevaux au cantonnement.

Dans l'ombre et dans la neige, les fusées montent dans la vallée de l'Aisne. — ... Avec son gros sac et sa carabine, Paul est parti

pour les avant-postes. — Une émotion m'étreint; je ne sais trop pourquoi. — Je regarde mes hommes s'éloigner à pas lents sur la piste grise... mais... „entre nous", que Dieu le garde!...

—

Au cantonnement, près de Fère-Champenoise, Juin 1917.

... J'ai gardé, décidément, une âme de collégien. — Je me suis fait rappeler à l'ordre et reprocher une trop grande familiarité avec Paul. — Mes galons veulent que j'oublie la nuit de Fülleren et la couverture partagée et ma solitude rompue. Mais mon coeur se souvient de ces choses: elles donnent un sens à ma vie en campagne et m'aident à supporter les ennuis quotidiens.

—

Des tranchées de Champagne — Juin 1917.

Nous venons d'avoir une rude alerte: bombardement et gaz asphyxiants. — J'achevais de dîner dans ma cagna avec mes deux sous-officiers et Paul que j'ai pris pour mon agent de liaison. Tout à coup, avec les premiers obus, le cri lugubre du guetteur a éclaté dans le soir: „Gaz! — gaz..., répété par toutes les vedettes de la ligne. — Nous nous sommes levés. — Mes sous-officiers ont mis leur masque, et se sont élancés hors de la sape. — Je restais pétrifié. — Paul a saisi mon revolver, a fermé mes doigts sur la crosse, et me tutoyant soudain: „Allons! sors! et va avec tes hommes!" — Je suis revenu à moi comme d'un rêve. — J'ai regardé Paul, lui disant: „Viens!" — et nous sommes sortis ensemble sous le fracas des canons.

Maintenant tout est apaisé. Un tiède clair de lune s'étend sur la plaine: il dessine les boqueteaux de pins, les ondulations lointaines du mont Cornillet, les villages bâtis en pierre blanche. — Tout à l'heure on emportait le corps de l'un de mes hommes, broyé par les obus...

— Paul est à côté de moi, debout sur le parapet bleuâtre des tranchées. Sa main serre la mienne et je sens, dans la paix de ce crépuscule, une étoile nouvelle trembler dans mon âme.

Paul l'a compris, car il me montre celles qui brillent là-haut, et il me dit: „Si tu le veux, ta lumière sera ma lumière..."

—

Depuis, bien des jours ont passé. Le service m'a séparé de mon ami. Mais au moment de ma lassitude, j'entends encore sa chère voix me dire: „Allons debout!"

— Elle est, à ces instants, la voix de ma famille lointaine, et surtout, je le crois, la voix vivante des morts qui m'ont aimé, puisqu'ils ont mis un frère sur ma route: mes chers morts du village et ceux de la tranchée.

Aspirant B. de M.